

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## **41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Ambition politique](#), [Discours autobiographique](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothee](#)

### **Relations entre les lettres**

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

Ce document *est une réponse à* :

[42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### **Présentation**

Date1837-09-19

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe suppose que vous avez vu l'article du Temps d'hier lundi, et que vous avez deviné sans peine d'où il vient.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°78/108-109

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 159, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/116-122

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°41 Mardi 10 h. du soir

Je suppose que vous avez vu l'article du Temps d'hier lundi, et que vous aurez deviné sans peine d'où il vient. C'est son journal et sa façon d'agir. J'entends d'ici la conversation d'où l'article est sorti, et je nommerais, je crois, le journaliste qui a rédigé la conversation.

Avez-vous rencontré beaucoup de petites infamies pareilles ? Vraies infamies de comédies, aussi petites qu'odieuses. J'en suis et j'en serai contrarié autant et aussi longtemps que vous le serez. Malgré votre désir et les précautions prises, je n'osais pas espérer que votre nom ne parût jamais dans un journal ; mais je ne me serait pas permis de prédire qu'il y viendrait par là. J'ai retrouvé les quelques lignes de la Presse. Savez-vous qui les a écrites ? Mad. Emile de Girardin, celle chez qui le Duc et la Duchesse de Sutherland allaient passer la soirée. Il y a des fripons qui volent les bourses, les mouchoirs. Il y en a d'autres qui volent les noms propres, les anecdotes vraies ou fausses. Et Chaque journal a ses coureurs de faits, de nouvelles, qui vont les recueillant et les escamotant dans tout Paris, chacun où il peut, tel dans les rues, tel dans les cafés, tel dans les salons. Et plus le non est illustre, plus le fait se paye cher. Mais ceux-ci ne sont pas des faits payés : ce sont des faits fournis gratis. Quelle honte !

Je suis préoccupé de votre contrariété. Je voudrais tant vous faire vivre dans une atmosphère parfaitement calme et douce ! Connaissez-vous en même temps rien de plus ridicule, si vous lisez ces journaux là, que tout leur ardeur à démontrer pour les matins, qu'il est impossible que M. Molé tombe, impossible que je trouve des alliés pour le renverser impossible que je revienne au pouvoir ?

Je ne pense à rien, je n'essaie rien, je ne parle ministère à personne ; les journaux qui me sont amis ne mettent aucune combinaison en avant, attaquent à peine quelques actes, quelques tendances du Cabinet. n'importe; on se démène, on crie comme des assiégés sous qui une mine va sauter, qui voient commencer un violent assaut. On semble obsédé par un fantôme. Pour les patrons de la conciliation générale, c'est bien peu de sécurité. Je ne sais pourquoi je vous parle de cela. L'article de ce matin, m'a donné de l'humeur et m'a fait penser à tout le reste. Habituellement je n'y pense guère. Rien ne me paraît plus plaisant que l'agitation sans relâche, les machinations continuelles, le tourment d'esprit qu'on m'attribue. J'ai de l'ambition toujours, j'en conviens ; de l'activité au besoin, je l'espère. Mais personne ne se remue moins que moi ; personne ne méprise davantage tout mouvement, petit, impatient, prématuré. Il faut, je crois, dans la vie politique, & sous notre forme de gouvernement, inventer très peu, frapper à très peu de portes, attendre tranquillement et se contenter d'être toujours prêt & à la hauteur de la

marée montante, quand elle arrive. C'est mon goût, et je le suivrais n'eussé-je pas d'autre raison. Mais c'est aussi, je crois la vraie habilité. Je n'irai pourtant pas me coucher sur ces idées et ces paroles là.

Qu'est-ce donc que ces étouffements que vous avez eus à l'Eglise ? Certainement, il faut soigner votre santé. à chaque soin que vous prendrez, remerciez vous de ma part. Je vous soignerais si bien si j'étais toujours là ! Adieu, adieu. Il n'est pas onze heures. Vous avez encore du monde. Je vous assure que si j'y étais, je serais très aimable, aimable pour M. de Muhlinen. Adieu à demain.

Mercredi 10 heures  $\frac{1}{4}$

Vous n'avez surement pas vu l'article du Temps. Vous ne m'en dites rien. Voyez-le. Il faut savoir où l'on en est. Je ne voudrai jamais que vous ignoriez rien de ce qui vous a touché, de ce qui nous touche de si près. Et pourtant que me fait le Temps, que me font tous les journaux du monde quand je reçois de vous une lettre comme le n° 42 ? Permettez-moi de ne pas vous en parler en ce moment. Vous savez qu'il y a des moments, bonheur ou malheur, où j'ai besoin de me taire, où je ne puis pas, où je ne veux pas parler. Mais vous m'avez ravi. Mais vous venez de me donner une joie incomparable. J'en ai besoin.

On me dit que le mariage de M. Duchâtel n'aura lieu que dans les premiers jours d'octobre. J'attends demain M. Duvergier de Lausanne qui vient passer ici 36 heures et qui m'apportera quelque chose de positif. Je n'ai pas répondu à votre question, je ne vous ai rien dit du tout. Je voulais ; je veux savoir. Je déteste les attentes vaines. Je les déteste pour moi pour vous. Mais, il faut que je donne ma lettre. Le facteur l'attend. Adieu. Adieu. Je ne sais qu'ajouter à mon adieu. Et pourtant, j'y voudrais tant ajouter. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-19.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 06/10/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/954>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur159

Date précise de la lettreMardi 19 septembre 1837

Heure10 h. du soir

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024



Mar. - 10 h. du soir. 189

n° 21

n° 20

le monde. Le  
suis très aimable,  
adieu, à demain.

h. La.

du Temps.  
est d'accord en  
un ignorant  
touche de  
Temps, que me  
and je veux  
Permettre d'un  
et. Vous savez  
thant, si j'ai  
où je ne veux  
mais vous venez  
J'en ai besoin.  
châtel n'aura  
ctoire. J'attends  
qui vient  
ou quelque  
à votre  
le tout. De  
les attente  
mes vœux. Mais  
le facteur attend.  
mon adieu. Le  
adieu. E

Je suppose que vous avez vu  
l'article du Temps d'hier lundi, et que vous  
avez deviné sans peine d'où il vient. C'est son  
journal et sa façon d'écrire. J'entends d'ici la  
conversation d'où l'article est sorti, et je nommerai  
je crois, le journaliste qui a rédigé la conversation.  
Avez-vous rencontré beaucoup de petites infamies  
pareilles? Vraies infamies de comédie, aussi  
petites qu'abieuses. J'en suis et j'en serai contraire  
autant et aussi longtemps que vous le serez.  
Malgré votre serin et les précautions prises, je  
n'aurais pas espéré que votre nom ne parût  
jamais dans un journal; mais je ne me serais  
pas permis de prédire qu'il y viendrait postea.  
J'ai retrouvé les quelques lignes de la Presse.  
Savez-vous qui les a écrites? mad. Emile de  
Bisardin, elle chez qui le duc et la duchesse  
de Sutherland alloient passer la soirée. Il  
y a des fripons qui volent les bourses, les  
mouchoirs. Il y en a d'autres qui volent les  
noms propres, les anecdotes, vraies ou fausses.  
Chaque journal a ses voleurs de fait, de

nouvelle, qui vont les recueillir et les recommander peu de sécurité  
dans tout Paris, chacun où il peut, tel dans  
les rues, tel dans les cafés, tel dans les salons. Et  
plus le nom est illustre, plus le fait se paye  
l'honneur. Mais ceux-ci ne sont pas des faits payés  
ce sont des faits fournis gratis. Quelle honte!  
Je suis préoccupé de votre contrariété. Je  
voudrais tout vous faire vivre dans une atmos-  
phère parfaitement saine et douce!

Connaissez vous en même temps rien de plus  
ridicule, si vous lisez ce journal, la, que  
leur ardeur à démanteler pour les matins qui  
est impossible que M. Molé tombe, impossible  
que je trouve des alliés pour le relever,  
impossible que je revienne au pouvoir? Je  
ne pense à rien, je ne vage rien, je ne  
parle ni ministre à personne, les journaux  
qui me sont amis, ~~ne~~ mettent aucune  
combinaison en avant, attaquent à peine  
quelques actes, quelques tendances du cabinet.  
N'importe; on se dément, on crève, comme  
des assiégés sous qui une mine va sauter,  
qui voient commencer un violent avant, on  
semble obéir par un fantôme. Pour les  
patrons de la conciliation générale, c'est bien

peu de sécurité  
Je ne suis  
L'activité de ce  
mais fait preuve  
ny pense qu'une  
que l'agitation  
le tourment de  
l'ambition toujours  
besoin, je  
moins que ma  
tout mouvement  
Il faut, je  
notre forme  
frappée à la  
l'homme, et  
à la hauteur  
elle arrive. Ce  
n'est pas  
je crois, la  
Je n'ai  
rien et ce  
étouffement  
certainement  
chaque jour  
de ma part  
j'ai toujours

le, excommunié peu de sécurité.  
tel d'une  
les salons. Et  
est de payer  
faits payer.  
Quelle honte!  
te. Je  
s, une atmosphère  
me!  
rien de plus  
et là, que  
matinée qu'il  
impétueuse  
succès  
succès. Je  
je ne  
journal  
aucun  
à peine  
des cabinets.  
comme  
à l'instinct  
assaut. On  
pour les  
le, c'est bien

Je ne sais pourquoi je vous parle de cela.  
L'acte de ce matin m'a donné de l'humeur &  
m'a fait penser à tout le reste. Habituellement je  
n'y pense qu'une. Rien ne me parait plus plaisant  
que l'agitation sans relâche, les inclinations continuelles,  
le tourment d'esprit qu'on m'attribue. J'ai de  
l'ambition toujours, j'en conviens; de l'activité au  
besoin, je l'aspire. Mais personne ne se soucie  
moins que moi; personne ne méprise davantage  
tout mouvement petit, impatient, prématuré.  
Il faut, je crois, dans la vie politique & sous  
notre forme de gouvernement, inventer les, peu,  
frapper à brève échéance, attendre tranquille-  
ment, et se contenter d'être toujours prêt  
à la hauteur de la marée montante, quand  
elle arrive. C'est mon goût, et je le suivrais,  
même si je n'y parvenais pas. Mais c'est aussi,  
je crois, la vraie habileté.

Je n'irai pourtant pas me coucher sur ces  
idées et ces paroles, là. Qu'est-ce donc que ce  
bouffonnement que vous avez eus à l'Église?  
Certainement, il faut soigner votre santé. À  
chaque soir que vous prendrez, remerciez vous  
de ma part. Je vous soignerais si bien si  
j'étais toujours là! Adieu. Adieu. Il n'est

n° 41

12020

pas onze heures. Vous avez encore du monde. Je  
vous assure que, si j'y étois, je serois très, aimable,  
aimable pour M. de Mublinou Adieu, à demain.

Merci, etc. etc.

Vous n'avez sûrement pas vu l'article du Temps.  
Vous ne m'en dites rien. Voyez-le. Il faut savoir où  
l'on en est. Je ne voudrais jamais que vous ignoriez  
rien de ce qui <sup>vous</sup> touche, de ce qui nous touche de  
si près. Et pourtant que me fait le Temps, que me  
font tous les journaux du monde quand je reçois  
de vous une lettre comme la n° 42? Permettez-moi  
de ne pas vous en parler en ce moment. Vous savez  
qu'il y a des moments, bonheur ou malheur, où j'ai  
besoin de me taire, où je ne puis pas, où je ne veux  
pas parler. Mais vous n'avez rien. Mais vous venez  
de me donner une joie incomparable. J'en ai besoin.  
On me dit que le mariage de M. Duchâtel n'aura  
lieu que dans les premiers jours d'Octobre. J'attends  
demain M. Desvergies de Chauronne qui vient  
parier ici 16 heures, et qui m'apportera quelque  
chose de positif. Je n'ai pas répondu à votre  
question, je ne vous ai rien dit de tout. Je  
voudrais, je veux savoir. Je débute les attentes  
vaines. Je les débute pour moi, pour vous. Mais  
il faut que je donne ma lettre. Le facteur l'attend.  
Adieu. Adieu. Je ne sais qu'ajouter à mon adieu. Et  
pourtant, j'y voudrois tant ajouter! Adieu. E

l'article du  
avez deviné  
journal et  
l'ouverture d  
je crois, le j  
Avez vous rec  
parcille? V  
petite qu'el  
autant et au  
Malgré votre  
n'avois pas esp  
jamais dans  
pas permis d  
J'ai retrouvé  
Savez vous q  
Bivardin, et  
de Stethel  
y a de, fripe  
marchais.  
mesmes propr  
chaque jour